

LAMARTINE et MARIA MALIBRAN

Maria Malibran dénommée aussi « La Malibran » usage au XIX^e siècle pour évoquer une diva, cet usage perdure au XX^e siècle puisque Maria Callas était aussi nommée « La Callas ».

Lamartine parfois sévère à l'encontre de certaines musiques, qu'il ne comprend pas, est malgré tout mélomane, et cela depuis son premier voyage en Italie où on le voit souvent à la Scala de Milan. Il tresse des couronnes à Rossini, quant à Mozart, il est l'objet de sa vénération depuis qu'il a vu « Les Noces de Figaro ».

Lamartine écrit dans le Cours Familier de Littérature entretien XXX à la fin du tome V de l'ouvrage original page 440 « Si je devais renaître sur la terre, je demanderais de renaître avec le génie de Mozart ou de Rossini et avec la voix de la Malibran, préférant leurs notes aux plus beaux vers et la langue de l'infini à la langue des mots, les hommes parlent, les anges chantent. » Pour lui, en effet, la musique instrumentale n'atteint pas la perfection, cette perfection n'est obtenue que par le chant et la voix. Ce niveau d'excellence il le rencontre à l'âge de 40 ans, en 1830. Maria Malibran a alors 22 ans. Cette admiration, il la partage avec l'Europe entière.

En effet, si Franz Liszt est la *popstar* européenne parmi les musiciens, Maria Malibran est la plus grande cantatrice lyrique européenne.

Elle est née en 1808 dans une famille d'artistes. En 1807 Manuel Garcia son père est directeur du théâtre Los Canos à Madrid. Mais un stupide décret de loi, en 1800, interdit à tout artiste de chanter sur scène dans une autre langue que l'espagnol. Ainsi il ne peut plus monter un opéra du répertoire italien. De plus, il veut quitter son épouse et le divorce est interdit en Espagne.

Ainsi, Garcia arrive à Paris, il a 37 ans. Le choix de cet exil volontaire se révèle heureux, il triomphe dans « Les Noces de Figaro » et « Così fan tutte » de Mozart, mort 16 ans plus tôt en 1791, mais que les Français connaissent encore très peu. Ainsi, pendant que Manuel Garcia devient une vedette du Paris impérial, sa compagne donne le jour le 24 mars 1808 à un deuxième enfant, un adorable bébé, Maria de Felicidad Garcia, la future Malibran.

Lamartine a alors 18 ans, il a quitté le collège de Belley, on l'envoie à Lyon étudier le droit et l'anglais. Puis c'est son premier voyage en Italie. En mai 1812 il rentre à Mâcon.

Treize années plus tard, naît la future Pauline Viardot, sœur de Maria. Manuel Garcia a donc trois enfants, trois destins surprenants : Manuel vivra cent ans, Pauline quatre-vingts, et Maria seulement vingt-huit.

En 1811, Maria a trois ans, sa famille déménage à Naples. En effet son père y est nommé maître de Chapelle par Joachim Murat, qui a succédé sur le trône à Joseph Bonaparte, devenu roi d'Espagne. Après un dernier succès remporté par le ténor-baryton à l'occasion des fêtes données en l'honneur de la naissance de l'Aiglou, la famille découvre Naples qui leur rappelle l'Andalousie. Ses deux enfants surdoués retiennent naturellement cette nouvelle langue au contact de ces pêcheurs qui souvent chantent en réparant leurs filets.

Maria acquiert ici la véritable école du chant, du geste et de l'expression qu'elle restituera avec aisance lorsque viendra pour elle le temps de monter sur scène. Car, là est la véritable aurore de cet opéra que l'Italie a inventé et exporté dans l'Europe entière.

Pendant que les parents sont sur scène, Maria avec son frère reçoivent l'enseignement du pianiste Hérold, et du compositeur Panseron. Hérold impressionné par le talent de Maria écrit dans ses mémoires : « Depuis Mozart, on n'a pas connu une vocation si énergiquement prononcée pour la musique. »

Lors d'un spectacle, Maria qui n'a que cinq ans est requise pour monter sur scène : son rôle est

simple, il consiste à apporter une lettre à Ferdinando Paër, un ami de son père qui chante en duo avec la soprano. Or un soir, la chanteuse se trouve mal et la petite Maria la remplace aussitôt. Ce soir-là elle reçoit ses premiers applaudissements.

À Naples, à cette époque il y a deux personnages de premier plan qui, immédiatement, sympathisent avec les Garcia. L'un est le vieux ténor Giovanni Ansani, auprès duquel Manuel se perfectionne dans son art ; l'autre est un jeune compositeur qui possède au plus haut point le talent de la musique, mais aussi celui de la cuisine. Il a une extraordinaire facilité d'écriture puisque comme jadis Mozart, il compose rapidement et sans rature, il s'appelle Giacchino Rossini.

En 1813, Maria a cinq ans, on vient de voir que pour la première fois, elle monte sur scène à Naples.

Lamartine lui, de retour d'Italie, a de nombreuses aventures dont une avec Nina de Pierreclau, femme d'Adolphe. Le 1^{er} mars 1813, elle donne naissance à Léon, dont Alphonse ne peut nier la paternité, tant la ressemblance du père et de l'enfant est grande. Maria et Léon, même génération, ils ont cinq ans de différence, on comprend ainsi l'attitude très paternelle que Lamartine aura plus tard avec Maria.

1815 : à la chute définitive de l'Empire français, Manuel Garcia comprend qu'il n'est pas opportun de s'éterniser ici. Manuel et Rossini devenus inséparables, partent pour Rome, la ville éternelle. Rossini dira de Garcia : « C'est le meilleur ténor que je connaisse ; je le préfère à tous les ténors italiens. » Parmi les rôles incarnés par Manuel, il y a quelques morceaux passés à la postérité dont « Moi qui suis contrebandier » que les amateurs d'opéra connaissent bien encore aujourd'hui.

Manuel Garcia est aussi l'auteur d'œuvres aujourd'hui oubliées comme « La mort du Tasse » mais surtout il interprète l'essentiel du répertoire de Rossini. Bientôt l'Europe fredonne toutes ses mélodies.

Pendant ce temps Maria observe, fascinée par ce père qui incarne tant de rôles sur scène.

L'équilibre géopolitique de l'Europe est très instable en ce début de siècle, aussi, Manuel décide-t-il de retourner à Paris en 1816, dans les premières années de la Restauration.

Le public parisien l'attend et avec lui Maria qui le suit comme son ombre. Elle est très douée au piano, à la harpe et à la guitare.

L'apprentissage d'une star

En 1816, en septembre, Lamartine part pour Aix-les-Bains et y fait la connaissance de Julie Charles, (Julie-Elvire meurt le 18 décembre 1817). Pendant ce temps, à Paris, Manuel Garcia donne des leçons de musique, sa notoriété a attiré de nombreux élèves. Mais de tous ses élèves, celle à qui Garcia consacre le plus de temps, sachant qu'elle est, de tous, la plus douée, est sa fille Maria. Manuel fut très exigeant avec elle, car il a compris qu'elle avait du talent, et l'a obligée à travailler intensément.

Puis, en 1820 c'est l'énorme succès des « Méditations » pour Lamartine. Il est désormais célèbre.

En 1824 la famille Garcia prend le chemin de la Grande Bretagne de Georges IV. Le maître, son épouse et les trois enfants, Manuel, Maria et la petite Pauline, née en 1821, sont accueillis à Londres par John Ebers, le directeur du King's Theater.

À nouveau Garcia triomphe et en profite pour introduire Maria dans plusieurs œuvres dont le rondo final de « Cendrillon » et une œuvre à la mémoire de Lord Byron qui vient de s'éteindre.

En 1825 le plus célèbre ténor du moment Giambattista Velluti est invité à se produire sur la scène du King's Theater, pour plusieurs œuvres dont « Roméo et Juliette ». Mais aucune soprano n'accepte de l'accompagner. Manuel Garcia propose sa fille, car il pense qu'elle est prête : elle a à

peine 17 ans. Enthousiasmé par la beauté de la chanteuse et son extraordinaire talent, le public britannique lui fait une telle ovation, que le ténor est en rage d'incarner celui qui descend devant celle qui monte. Maria est entrée dans l'histoire de l'art lyrique, commencement d'une carrière brève mais fulgurante.

Le directeur du King's Theater embauche aussitôt Maria pour interpréter Rosine dans le « Barbier de Séville ».

Lamartine en 1820-1825

Après leur mariage en avril 1820, Lamartine et Mary-Ann partent pour l'Italie : Rome où se déroule le baptême de leur fils à Saint-Pierre, Ischia, Florence et Naples où quelques années auparavant la petite Maria a débuté sur scène. En 1824, Lamartine entre à l'Académie Française.

Pendant ce temps, si le talent de Maria est exceptionnel, son destin l'est tout autant et l'Europe ne sera plus le seul continent à pouvoir l'entendre puisque Maria va bientôt traverser l'Atlantique pour séduire le nouveau monde comme elle a séduit l'ancien.

Un mariage a New-York

Après cinq semaines sur l'océan, parmi les marchands et les hommes d'affaires un groupe d'artistes débarque en Amérique. Il s'agit de la famille Garcia accompagnée de nombreux autres artistes lyriques. À l'origine de cette aventure, le directeur du Park Theater, le milliardaire new-yorkais Dominick Lynch et Lorenzo Da Ponte. Autrefois ami proche de Mozart, Dominick Lynch est un grand amateur d'opéra et importateur aux US de vins français, dont le château Margaux en particulier.

Lorenzo Da Ponte, bientôt quatre-vingts ans, né en 1749 près de Venise est librettiste attiré de l'opéra de Vienne, protégé par l'empereur Joseph II et la franc-maçonnerie. Ayant sympathisé avec Mozart, il écrit pour lui le livret de trois de ses opéras : « Les Noces de Figaro », « Così fan Tutte », et « Don Giovanni » pour lequel Casanova, son ami et compatriote sera un modèle d'inspiration.

Entre Mozart et Da Ponte une très grande complicité s'était établie. Da Ponte quitte l'Autriche après la mort de Joseph II pour Londres où il enseigne l'italien, puis les US en 1805 où il accepte une chaire de littérature à l'Université de Columbia. On imagine son émotion quand il voit débarquer cette troupe d'artistes chez lui. La presse new-yorkaise annonce l'arrivée du véritable opéra italien et de la meilleure cantatrice d'Europe.

Le 29 novembre 1825, c'est la première du « Barbier de Séville », Garcia junior est Figaro et Maria Rosine, leur père Almaviva. C'est un triomphe et une recette de trois mille dollars, énorme pour l'époque. Au cours du dîner qui suit Maria est fascinée par la vie de Da Ponte, et par ses relations avec Mozart.

Ce jour-là, Pauline à peine 5 ans, est fascinée elle aussi, à tel point qu'en 1855 devenue à son tour une star, elle achète à Londres au facteur de piano Johan Streicher, le manuscrit original de Don Giovanni, pour cinquante mille francs, le prix d'un château.

À New-York, Maria rencontre Eugène Malibran, de père français et mère espagnole, il est à la fois négociant et banquier et a obtenu la nationalité américaine en 1818. Il a quarante ans, Maria 17 et si elle accepte ce mariage, c'est pour échapper à la tyrannie de son père, cette émancipation ne pouvant se faire à l'époque que par le mariage. Mariage célébré le 26 mars 1826.

En 1826, Lamartine est alors en Toscane depuis octobre 1825, il y restera trois ans.

Aux côtés d'Eugène, Maria s'initie à ce qui va devenir sa seconde passion : l'équitation. Son époux lui apprend d'abord à nager puis à monter à cheval.

Pendant que la troupe d'artistes reprend sa tournée jusqu'au Mexique, Maria reste à New-York

avec son mari. Très vite le mariage de Maria tourne au fiasco. Maria, malgré le cheval, trouve les journées bien longues en attendant que son mari rentre du bureau.

Puis devant la faillite annoncée de son mari, Maria crée sa propre troupe sur la scène du Bowery Theater. Elle choisit des comédies légères, françaises ou anglaises, plus faciles à monter que l'opéra italien. C'est un triomphe. Sur scène elle est chanteuse et comédienne. De plus, elle a une très grande capacité à assimiler les langues étrangères. Elle parle l'anglais, le français, l'italien, l'espagnol. Elle s'accompagne elle-même au piano, au clavecin, à la harpe. Elle est douée pour tout. La faillite d'Eugène Malibran est confirmée. Maria annonce qu'elle va partir à Londres avant six mois, avec ou sans lui.

Maria fait ses adieux à New-York le 29 octobre 1827, en chantant le Farewell qu'Arthur Keane a écrit pour elle, s'accompagnant à la harpe. Cet ultime triomphe fait comprendre à Eugène que Maria n'appartient qu'à son public. Elle arrive dans la vieille Europe le 28 novembre, après une traversée très difficile, les passagers ont peur de la tempête, et au milieu de leur désespoir, une voix s'élève qui chante « l'Alleluia » de Mozart.

L'aventure américaine n'aura été qu'un intermède, la véritable vie commence, Maria a vingt ans. Elle séjourne à Londres puis à Paris.

Maria va devenir en 1830 aussi célèbre que Lamartine en 1820.

À cette époque il existe une correspondance entre Lamartine et Maria. On peut citer la lettre du 11 août 1830 dans laquelle Lamartine écrit dans un style enjoué, naturel, sans artifice, très émouvant.

Lamartine admire la voix mais aussi la beauté de Maria. Il écrit : « La plus extatique apparition de la beauté, de l'enthousiasme, et de la musique incréée. Nous n'avons jamais vu et nous craignons qu'on ne revoie jamais (car la nature s'égale mais ne se répète pas) une créature innommée comparable à cette bayadère du ciel d'ici-bas. »

Lamartine raconte : « Un hasard nous rapprocha ; elle me tendit la main comme à un frère. Toute son âme était dans ce geste. Je la vis assidûment pendant un court printemps, le dernier de ses beaux printemps ; c'était tantôt dans des nuits musicales sous les arbres des jardins de Paris, où, elle faisait taire et mourir de mélodie les rossignols, tantôt dans son salon particulier de la rue de Provence, où les instruments de musique et les guitares de la veille jonchaient les meubles et les tapis. »

Grâce à la Comtesse Merlin Maria rencontre Ernest Legouvé, Sainte-Beuve, Hugo, Balzac, Musset, et enfin le préféré de tous, Lamartine dont elle dit avoir été fière d'être aimée de ce « poète glorieux, racé, tendre ». Maria est invitée à chanter aux Tuileries chez la Duchesse de Berry, belle fille du roi. De grands artistes sont là, Rossini aussi, qui trouve bien changée, la petite fille qu'il avait connue à Naples et qui aujourd'hui interprète merveilleusement ses œuvres.

Elle est rapidement célèbre, comme ce jeune prodige du piano nommé Franz Liszt. Le faubourg Saint Germain s'arrache les jeunes virtuoses, l'un du clavier, l'autre de la voix.

Maria refuse la proposition de l'opéra de Paris, elle accepte celle du théâtre italien pour un cachet de soixante-quinze mille francs. Maria est éblouissante, Paris est à ses pieds ; elle décide alors de reprendre le rôle d'Othello au King's Theater de Londres. En reprenant ce rôle, le plus grand succès de son père, elle prouve que l'élève a dépassé le maître.

En 1825, Lamartine avait écrit à Virieu : « Raison, vérité, liberté, tout est là. » Liberté c'est un mot que Lamartine chérira toute sa vie. On va voir que la vie de Maria aussi se décline à travers cette valeur. Sa rupture avec Eugène, son mari et la mort de son père, la libèrent de « ces années d'apprentissage » pour reprendre la formule de Goethe. Maria a retenu que de tous les biens la liberté était incontestablement la plus essentielle des valeurs.

La plus grande cantatrice

Désormais on ne parle plus de Maria Malibran mais de « la » Malibran. Ses admirateurs sont nombreux, parmi lesquels Chopin : « La Malibran subjugué par sa voix miraculeuse. Elle éblouit comme personne ! Merveille des merveilles ! ».

Les témoignages de ceux qui ont eu le privilège de l'écouter sont innombrables. Chateaubriand, Dumas, Balzac, Vigny, Lamartine, Hugo, Delacroix, Chopin, Liszt, Berlioz, on ne saurait tous les citer, participent au culte que le public lui rend par ses « standing ovations ».

Le peintre Decaisne décide de l'immortaliser, lui qui a fait un remarquable portrait de Lamartine.

En cette dernière année du règne de Charles X, tout le public romantique se trouve captivé par cette chanteuse, dont les talents sont sans limite. Elle est aussi styliste, dessine, refait les robes de ses rôles, possède une vision innée des costumes et des décors. Et elle compose une trentaine de pièces, musique et paroles. Ses lettres aussi sont remarquables et c'est Rossini qui le dit.

Elle parle plusieurs langues, et lors d'une conversation avec Lamartine son voisin de table, il la complimente sur ce point :

« - Oui, rien de plus commode, en effet. Quand je ne trouve pas un mot dans une langue, je l'emprunte à une autre. J'habille ainsi mes idées comme il me plaît.

- Et cela fait, Madame, un joli costume d'Arlequin.

- Peut-être, mais je ne mets jamais de masque ».

Lamartine est célèbre depuis dix ans déjà, au-delà de la France puisque le tsar de Russie Alexandre I^{er} vainqueur de Napoléon l'a félicité lors de la parution des « Méditations » et désormais Maria aussi est reconnue dans toute l'Europe pour son talent exceptionnel.

Elle est venue au moment où le bel canto romantique demandait de très grands interprètes. Quoi de plus difficile à chanter que Rossini ou Bellini ? Quels opéras sont plus émouvants que « La Norma », ou « La Somnambule » ?

Dans sa courte vie, Maria exige des cachets de plus en plus importants car son nom seul remplit les salles. Souvent, ce n'est pas pour elle, c'est pour donner. Sa générosité n'a pas de limite. Elle sauve ainsi de la faillite le théâtre Emeronitio de Venise en chantant gratuitement. On peut ici faire un parallèle avec Lamartine qui ne manquait pas d'indemniser ses vigneron quand les récoltes leur avaient été défavorables. Avec ses cachets, elle s'installe dans un somptueux appartement - 46 rue de Provence, à deux pas des grands boulevards, à un jet de l'opéra-comique. La Malibran, lorsqu'elle donne un souper, reçoit à sa table Victor Hugo, Lamartine, Théophile Gautier et Alexandre Dumas, qui côtoient la comtesse Merlin, Rossini, Meyerbeer.

Maria rencontre l'amour de sa vie

À l'occasion d'un concert au château de Chimay, Maria rencontre le célèbre violoniste Charles de Bériot qui devient l'amour de sa vie. Charles a été un enfant prodige dès l'âge de neuf ans, parfait homme du monde, il est aussi doué pour le dessin, la sculpture, la lutherie. Écrivain à ses heures, Charles est aussi franc-maçon comme Manuel Garcia.

Or ce soir-là, Charles est triste, il a le cœur brisé par une femme qui n'est autre que la cantatrice Henriette Sontag, la rivale de Maria. La rivalité professionnelle entre les deux divas était connue. Elles se croisaient dans le monde, la svelte blonde aux grands yeux bleus et l'ardente brune à l'allure espagnole. Un jour, elles se sont retrouvées face à face dans le salon de la Comtesse Merlin où paraient Lamartine, Nodier, Heine, le chevalier d'Orsay et la marquise de Lafayette. Le maestro Rossini s'installe au piano et appelle près de lui Henriette puis Maria. Chacune se surpasse. On murmure « Jamais on n'entendra plus rien de pareil. » À l'instigation de Rossini les deux divas attaquent le grand duo de Séminaris, Sontag dans le rôle de la reine, Malibran le rôle d'Arsace. À la fin, Rossini s'écrie : « Mesdames, c'est trop beau ».

Mais, Maria et Charles sont vite séparés par leurs tournées respectives. Maria est encore la femme d'Eugène et il faudra dix ans avant qu'intervienne l'annulation de ce mariage grâce à La Fayette et au garde des sceaux. En effet Maria et la Fayette sont proches ; il l'appelle « ma fille ou ma nièce ou ma filleule ». Elle l'appelle « mon père ou mon oncle ou mon parrain ». Il lui glisse quelques galanteries du style : « Savez-vous Maria, que vous êtes mon dernier amour ? ».

Maria et Charles se retrouvent entre deux tournées. Maria à nouveau enceinte met sa carrière entre parenthèse. Mais rapidement elle décide d'aller interpréter « Cendrillon » à Londres. À chaque représentation le King's Theater affiche complet.

Tournées dans toute l'Europe

1830-1832 : c'est l'époque où Lamartine se sent prêt à l'engagement politique et en plus, il conçoit l'idée d'embarquer pour l'Orient.

Automne 1832 : Maria, elle, séjourne à Rome avec Bériot et Ernest Legouvé à la villa Medici, invités par son directeur, le peintre Horace Vernet. Ensuite elle chante à Naples, retourne à Rome, puis Bologne et Bruxelles. Elle se retire un certain temps car le 12 février 1833 elle donne naissance à Charles-Wilfrid à Ixelles. Maria n'est cependant pas remise de la mort de leur premier enfant. Elle retourne à Naples pour chanter « La Somnambule ». À Londres, pendant cinq mois, elle se produit au théâtre de Drury Lane, mais surtout elle rencontre Bellini, amitié précieuse, estime sincère, entre eux deux. Puis c'est la Belgique où elle passe à Ixelles voir son fils, elle interprète « La Norma » à Naples puis à la scala de Milan.

1834 : Bologne, Naples, Bologne, Milan.

À la scala de Milan, dès son apparition sur scène, elle est applaudie pendant plus de dix minutes par une salle survoltée. Dans le public se trouve un jeune homme, encore inconnu : Giuseppe Verdi.

Venise 1835 : L'intrigue de « La Norma » met en scène la Gaule vaincue par Rome. Les vénitiens y voient une allusion à leur occupation par l'Autriche. Maria chante Othello à la Fenice devant le gouverneur autrichien, le prince Esterhazy. Maria admire la ville, convaincue comme Stendhal que « Venise est le pays où l'on juge le mieux de la beauté des choses. » Elle repense à Da Ponte et aux mélodies de son ami Mozart. Pour sauver le théâtre Emeronitio de la faillite, elle chante gratuitement le 12 avril. Elle chante encore une fois à la Fenice, « Le Barbier de Séville ». Puis Milan car la Scala l'engage pour cent quatre-vingts représentations, programmées sur trois saisons. À Milan, Maria apprend la mort de Visconti (père du réalisateur) et celle de Bellini âgé de 33 ans. Maria est très troublée. Elle confie à Charles : « Je sens que je ne vais pas tarder à le suivre. » Mais pour l'instant, pour Maria c'est quelques mois de bonheur.

29 mars 1836 : mariage de Maria et Charles à Paris. Charles Wilfrid est resté à Ixelles, il a deux ans à peine. Enivré par l'immensité de leur amour et puisque désormais il n'a plus à se cacher, le nouveau couple décide de se montrer enfin dans le Paris du romantisme triomphant, comme s'en félicite Lamartine, qui note, à propos de Maria, « qu'elle a épousé un homme supérieur dans l'art qu'elle aimait ». Victor Hugo dit que Maria est « la grâce profonde » et Lamartine proclame « Cette beauté de Madame Malibran existait par elle-même, sans avoir besoin de formes, de contours, de couleurs pour se révéler. C'était la beauté métaphysique n'empruntant à la matière que juste assez de forme pour être perceptible aux yeux d'ici-bas. Son corps ne la paraît pas, il la voilait à peine. On se sentait en présence d'un être dont le feu sacré de l'art avait dévoré le tissu. Ce feu de l'enthousiasme était si ardent et si pur, qu'à chaque instant on croyait voir cette enveloppe

consommée tomber en une pincée de cendres et tenir dans une urne ou dans la main. »
Après elle va en Belgique, à Londres où l'aristocratie britannique voudrait que Maria réside définitivement.

Accident tragique le 5 juillet 1837

« Le nom de Maria Malibran revient très souvent sous la plume de Lamartine, un peu comme un leitmotiv de regret : « Il dépendit plusieurs fois de moi d'avoir une influence heureuse sur sa destinée. Cependant, je ne la détournai pas assez du chemin de la mort ». En effet, il était le genre de personne qui aurait pu avoir de l'influence sur elle : influence de l'âge puisque il avait dix-huit ans de plus qu'elle ; influence du génie dans un autre domaine que le sien. Sans oublier les compétences de Lamartine en matière d'équitation. La noblesse naturelle et la grande âme de Lamartine auraient eu du poids et auraient peut-être changé le cours de sa vie.

En effet, le 5 juillet 1837, une petite troupe de cinq cavaliers trotte, insouciant, sur les terres de Lord Lennox, dans le Surrey, au cœur de l'Angleterre. Soudain un pur-sang se détache du groupe. Au début, sa cavalière apprécie cette vitesse croissante. Puis sa monture s'emballa à tel point qu'elle essaye de sauter de cheval mais son pied demeure coincé dans l'étrier. Elle est traînée sur plusieurs dizaines de mètres. Elle ne se remettra pas de cette chute. Malgré des maux de tête intenses, elle ne se soigne pas, chante le soir même de l'accident et enchaîne les représentations. Lors d'un récital à quadruple programme, Haydn, Mozart, Beethoven Mercadante elle est phénoménale, au prix de sa santé. Après un délire d'applaudissements, elle s'évanouit sur la scène.

Le 23 septembre 1836, un an jour pour jour après la disparition de Bellini, Maria s'éteint doucement sans avoir retrouvé sa conscience, ni prononcé un seul mot. Le service funèbre est célébré dans l'église collégiale de Mosley Arms, en musique comme il se doit. Orgue et chœurs interprètent Haendel, « Dead March » de Saül et des cantiques souvent chantés par Maria.

À la demande de son mari, de sa mère, et grâce à l'intervention du roi des Belges, elle sera exhumée, de nuit, à la lueur des flambeaux. Le 3 janvier 1837, le cercueil arrive à Ixelles, il est exposé dans le château des Bériot, les funérailles sont célébrées le lendemain. Maria repose au cimetière de Laeken, dans une vaste chapelle funéraire de pierre pourvue d'une grande porte en bronze sculptée d'anges en prière, sur laquelle est scellé un buste de la diva réalisé par Pompéo Marchesi, qui la représente dans le rôle de Norma.

Sur la façade de cette chapelle, seront gravés plus tard ces vers de Lamartine :

*Beauté, amour, génie furent son nom de femme
Ecrit dans son regard, dans son cœur, dans sa voix,
Sous trois formes au ciel appartenait cette âme
Pleurez, terre, et vous, cieux, accueillez la trois fois.*

C'est Bellini le premier qui à propos de la générosité de Maria lui avait accordé trois âmes dans une très belle lettre.

Dix ans plus tard Lamartine a la même pensée lorsque Louis Viardot lui demande des vers pour le tombeau d'Ixelles. Je cite Lamartine : « J'ai connu, admiré, aimé cette incomparable créature. Je serai glorieux de savoir mon nom inscrit sur son tombeau parmi ceux de sa famille intellectuelle. ». « C'était la musique ou plutôt c'était la poésie sous forme de femme. On l'appelait sur terre « La Malibran », on l'appelle sans doute au ciel la Sainte Cécile du XIX^e siècle. »

Partout en Europe la mort de Maria provoque un séisme. À l'image de Franz Liszt, Maria est une « pop star ». Sacha Guitry écrit : « Espagnole née à Paris, elle débute en Italie, poursuit sa carrière

à Londres, épouse un français à New-York, puis se marie avec un belge, et meurt à Mandchester. Elle sera née, elle aura vécu, et elle sera morte en tournée. »

Lamartine s'est beaucoup culpabilisé à la mort de Maria. Il a regretté de ne pas avoir su lui donner quelques conseils d'équitation, lui qui était si bon cavalier. Lamartine écrit :

*« Tes os dans le cercueil vont tomber en poussière
Ta mémoire, ton nom, ta gloire vont périr,
Mais non pas ton amour, et ton amour m'est chère !
Ton âme est immortelle et va s'en souvenir »*

Charles-Wilfrid a trois ans à la mort de sa mère, il deviendra un pianiste renommé. Après une brillante carrière il enseigne à l'école Niedermeyer, puis au conservatoire de Paris où il est l'un des maîtres de Ravel, qui lui dédiera sa Rhapsodie espagnole. Il meurt le 22 octobre 1914. Il a eu deux filles également pianistes.

Quant à Pauline sa sœur, elle n'a que quinze ans à la mort de Maria. Après une bonne formation de pianiste, elle devient l'une des élèves de Franz Liszt et joue à quatre mains avec Clara Schumann. Elle doit cependant abandonner cette carrière pour obéir à sa mère qui, après la mort de Maria, lui enjoint de devenir cantatrice. Elle n'avait pas la beauté de sa sœur, mais un talent identique.

Aujourd'hui, Maria revit à travers les initiatives de Cecilia Bartoli qui, à l'occasion du bicentenaire de la Malibran, a donné un récital en 2008 à Paris, salle Pleyel.

Lamartine et Maria Malibran, deux célébrités de la première moitié du XIX^e siècle, dont on peut retenir deux images :

Maria fut celle pour qui les plus beaux jardins de Milan ont été dépouillés de leurs plus belles fleurs pour former une pluie parfumée sous laquelle elle disparut presque complètement à la fin de « La Somnambule ».

Lamartine dont la carrière politique a commencé en 1830 est lui aussi souvent ovationné lorsqu'il prend la parole à l'Assemblée Nationale. Ses discours sont passionnés et passionnants ; on peut citer le discours où il s'enflamme pour la liberté de la presse, discours où il gagna ses galons de grand orateur.

Pour ces notes j'ai utilisé le livre de Gonzag Saint Briz et le texte de Madame Michèle Barry Gandelin, présidente des « Amis de Lamartine » qui a fait une conférence sur Maria Malibran le 28 juin 1992 au château de Monceau ; elle conclut, à propos de Maria : « Mystère du génie, Mystère de la musique, Mystère de l'infini »